

Cher Alain,

Merci encore pour votre article, plein de fougue de foi et de jeunesse. Merci de nous avoir rappelé à l'exigence du Royaume des Cieux avec des accents que je n'avais pas entendu depuis longtemps.

Le christianisme est en effet constitué par cet élan essentiel vers une autre vie, qui ne concerne pas seulement une communauté engoncée dans des préjugés qui lui tiennent lieu d'identité, mais qui vaut pour tous les hommes. C'est bien l'espérance qui nous construit, comme s'apprête à nous le répéter le pape Benoît XVI dans sa deuxième encyclique.

Cette espérance n'est pas une espérance purement idéale, voire idéelle. Elle porte son poids de chair. Péguy, qui l'a si magnifiquement chantée dans *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, exprime cela dans des vers d'une tension magnifique : « Les autres paroles de Dieu n'osent pas accompagner l'homme dans ses plus grands débordements. Mais en vérité, celle-ci est une dévergondée, elle tient l'homme au cœur en un point qu'elle sait et ne le lâche plus. Elle n'a pas peur. »

Justement parce qu'elle met au cœur de tous les hommes cet élan irrépessible vers l'ailleurs, que l'humanité n'avait pas connu avant le christianisme, la foi qui nous anime ou qui nous tourne autour fait apparaître, dans l'espérance qu'elle engendre, une dualité constitutive de notre être-là. Les philosophes en général n'aiment pas la dualité. Ils voient couramment tout en un. C'est le vertige de l'idée pure qui les étreint. À l'exemple des néo-platoniciens de tout pelage, ils confondent l'Un et le Bien.

Les théologiens, eux, au moins dans le monde latin, marqué par le puissant génie de saint Augustin et par l'idée romaine que les papes successifs ont reprise à leur compte après la ruine de l'Empire d'Occident, ne peuvent raison garder que dans cette atmosphère duelle, qui convient à la création telle qu'elle est : essence et existence ; intelligence et volonté en Dieu même ; nature et surnaturel. Et puis dans la Cité : personnes et communauté.

L'idée de communauté est aussi vieille que le christianisme : « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux ». À Jérusalem, en particulier, la première génération chrétienne s'est organisée en communauté, au point qu'entre eux « tout était commun ». Ces premiers chrétiens avaient raison de percevoir l'importance christique de la communauté. Ils avaient tort de l'envisager comme le mode exclusif de leur existence nouvelle. Car le Christ, avant tout, fait de nous des personnes, libres et responsables de la gestion de leur propre existence : « Je t'avais donné deux talents... »

Il me semble que votre article magnifique, cher Alain, fait entendre, en des accents trop rares, la manière dont le christianisme nous libère des conditionnements archaïques de la sociabilité primitive : « Il n'y a plus ni juifs, ni grecs... ». Mais il ne faudra pas oublier la vérité contraire : celle de la communauté, celle de l'incarnation du Verbe, dans une communauté qui porte sa marque. Cette dimension est tout aussi constitutive du christianisme que l'autre.

Je ne résiste pas à vous citer Pascal, même s'il ne s'agit pas ici d'hérésie et d'orthodoxie mais plutôt d'orthodromie et de pathologie : « L'hérésie n'est pas le contraire de la vérité, mais l'oubli de la vérité contraire ». Personne et communauté, c'est lui qui disait encore : « Il faut tenir les deux bouts de la chaîne ».

Abbé Guillaume de Tanoüarn